

à une véritable dynamique vers la liberté et la démocratie.

Flash back. Au plus violent de la guerre Iran/Irak, dans la portion de territoire du Nord-Ouest où les populations kurdes revendiquent vainement leur autonomie, Ako (Nazmi Kirik) rêve de fuir, avec femme et enfant, la zone des combats et surtout le risque de mobilisation dans les rangs de l'armée irakienne. Hélas sa femme Selma (Belcim Bilgin) refuse d'abandonner son père impotent et autoritaire. Alors les événements vont suivre leur cours. Ako se retrouve sous les drapeaux et sous l'uniforme de l'opresseur, confronté au mépris des Arabes, à leurs tracasseries, à leurs humiliations.

Le climat devient si invivable sous les combats qui font rage, que Ako exaspéré envisagerait avec soulagement une blessure qui motiverait sa réforme. On le voit gesticuler sous les bombes pour signaler sa présence à l'ennemi et au moins se faire arracher une jambe ou un pied.

Le film adopte cette forme d'humour macabre où excelle l'auteur et qui rappelle Kusturica et davan-

tage encore le réquisitoire contre la guerre développé dans le sarcastique *No man's land* de Danis Tanovic (2001) au cours du conflit fratricide entre la Serbie et la Bosnie.

Le salut momentané va venir d'une mission imprévue. Ako, flanqué d'un chauffeur arabe (Eyam Ekrem) est désigné pour accompagner la dépouille d'un combattant dans son village d'origine, à l'autre bout du pays.

Le film alors change de tournure. Nous voilà embarqués dans une sorte de *road movie* funéraire dans un taxi corbillard, avec un cadavre qui se décompose peu à peu sous le drapeau national et le soleil implacable et en présence de deux protagonistes, aussi haineux que complémentaires. En toile de fond, la statue, gigantesque et obsédante, du commandeur Sadam Hussein qui semble suivre le même itinéraire, des musiques martiales et idolâtres et surtout un horizon de montagnes kurdes, le tout réveillant chez Ako des vellétés de désertion... Tous les films partisans ne sont pas aussi décontractés et revigorants. ◀

de Guy (Pascal Légitimus), guide improbable, sorte de GO besogneux aux motivations alimentaires, on se doute que ce ne seront pas la foi désintéressée et les élans mystiques qui vont présider à cette longue marche : une fille riche qui s'ennuie (Flore Vanier-Moreau), une femme qui après maladie et amour malheureux cherche un second souffle (Marie Bunel), des amoureux balbutiants... et principalement un trio tonitruant de frères et sœur ennemis qui occupent le terrain et ne sont manifestement là que contraints et forcés par les clauses d'un testament : Clara, la prof gauchiste et athée (Muriel Robin comme on l'aime, boule de nerf et cœur gros comme ça), Pierre, homme d'affaire "surbooké" et hypocondriaque (Artus de Penguern), Claude, incurable poivrot et poète du dénuement (Jean-Pierre Darroussin frisant la caricature).

À une exception près, mais elle est de taille, compte tenu de l'insolite du personnage, le crédule Ramzi, et de la présence stupéfiante de l'interprète, Aymen Saïdi, authentique révélation avec qui l'escadron très compétitif des jeunes acteurs beurs va devoir compter. Véritable petit saint naïf de l'expédition, grugé par son cousin Saïd (le fringant Nicolas Cazalé) qui poursuit, du 9-3 à Saint-Jacques-de-Compostelle et aux frais de la famille, une idylle avec une copine de lycée (Marie Krémer, l'indécise Camille), Ramzi reste toujours animé des meilleurs sentiments pour autrui et attend un miracle pour lui-même. Malgré l'erreur

Saint Jacques... La Mecque

Film français de Coline Serreau

► Peut-on pérégriner et être en quelque sorte touché par la grâce, sans être au départ en odeur de sainteté ? Oui, neuf fois oui, répond la malicieuse Coline Serreau dans son dernier film irrévérencieux dès le titre. Comme

si Saint-Jacques ou La Mecque, quand il faut tracer la route, c'était kif-kif-bourricot. Et que les grincheux orthodoxes aillent se rhabiller de bure, de cilice ou de gandourah, ou rebroussement chemin ! À voir "la clientèle" réunie autour



d'orientation, le peu d'affinités de "saint Jacques le matamore" avec les Rebeus, les difficultés et les chagrins, il apprendra la lecture et trouvera un remède à sa dyslexie et une famille de substitution. Allah ou Akbar et Dieu Merci !

Donc, après s'être délesté de bien des fardeaux et préjugés inutiles, l'insolite *road movie* pédestre arrivera à son terme. L'aventure commune y aura pris une plus grande part que la religion et c'est

sans niaiserie que les bons sentiments y triomphent relativement des mauvais.

L'auteur de *Chaos* a encore eu la main heureuse. N'en déplaise aux grincheux, son conte drolatique brode, de séquences oniriques en variations païennes, de paysages aux beautés sublimes ou agrestes en impertinences désopilantes dont les racistes font souvent les frais, une chronique irrésistible dans l'air du temps. ◀

député barbouze Lemarchand (Jean-Marie Winling), d'anciens de l'OAS et de la collaboration, et de vulgaires truands (Le Ny, Bouche-seiche, Dubail, Palisse, Souchon et Lopez qui seront plus tard les six inculpés de l'Affaire). Derrière eux se profilent des pouvoirs occultes et hétéroclites : agents du SDEC (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage) et des services spéciaux rattachés au ministre Roger Frey, policiers marocains sous la conduite de l'inquietant Chtouki (Azize Kabouche) et, à l'occasion, honorable correspondant de la CIA.

Pour tout ce beau monde, Ben Barka est l'homme à abattre et Figon, l'appât de choix pour l'attirer dans leurs filets. Le traquenard a été si bien monté que, même perpétré au cœur de Saint-Germain-des-Prés, l'événement faillit passer inaperçu et ne pas laisser de traces. Ben Barka, arrivé ponctuellement sur les lieux, est prié derechef de modifier son emploi du temps, sans pouvoir rejoindre ses commensaux, pour suivre quelques gros bras à la mine patibulaire qui arbovent des cartes très officielles de la police française. Il s'exécute sans tergiverser. Il est un homme très sollicité : par De Gaulle, toujours soucieux de ménager ses relations avec les non-alignés et qui doit le recevoir incessamment, par les envoyés d'Hassan II qui négocient son éventuel retour au Maroc et un renversement des alliances pour dissiper les menaces que font peser, sur le royaume chérifien, les ambitions du très puissant ministre de l'Intérieur, le général Oufkir.

J'ai vu tuer Ben Barka

Film français de Serge Le Péron

► C'est Georges Figon (Charles Berling), un aventurier mythomane, sans argent ni scrupules, qui a organisé le rendez-vous et doit piloter le projet. Profitant du passage à Paris de Mehdi Ben Barka (Simon Abkarian), l'opposant marocain et leader du Tiers-Monde, il s'agit de contractualiser la réalisation d'un documentaire sur la décolonisation. Ben Barka en sera le conseiller historique et le film sera projeté en ouverture de la Tricontinentale de La Havane (conférence qui réunit les États ayant récemment accédé à

l'Indépendance et les mouvements de libération du monde entier).

Figon a un bon carnet d'adresses et, par l'entremise de sa maîtresse, la comédienne Anne-Marie Coffinet (Fabienne Babe), ne manque pas d'amitiés "rive gauche". Ainsi, en ce jour froid d'octobre 1965, il a réuni chez Lip le journaliste Philippe Bernier (Mathieu Amalric), le cinéaste Georges Franju (Jean-Pierre Léaud) et la romancière Marguerite Duras (Josiane Balasko, divine surprise !). Hélas, il est aussi manipulé par une trouble coalition de politiciens véreux, dont le